

ORWELL ET LA *COMMON DECENCY*

Une courte mise au point

› **Bruce Bégout**

Depuis une quinzaine d'années, l'œuvre d'Orwell est copieusement commentée, surtout dans une perspective sociologique et politique. Si le célèbre ouvrage de Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique* (1), avait déjà remis au goût du jour l'essayiste social et le critique du totalitarisme, d'autres travaux (ceux de Jean-Claude Michéa, Jean-Jacques Rosat, Emmanuel Roux, Stéphane Leménorel, etc.) sont venus approfondir cette lecture de l'auteur de *La Ferme des animaux* et de *1984* comme celle d'un penseur politique de premier plan mettant au jour les mécanismes étatiques et technologiques de la domination moderne. Cette abondante littérature sur la dimension proprement politique de l'œuvre orwellienne – et qui délaisse quelque peu sa valeur littéraire et stylistique – tourne en particulier autour de la notion, développée pour la première fois dans *Le Quai de Wigan*, de décence ordinaire ou commune (*common decency*). On ne compte plus les chapitres d'ouvrages ou les articles qui lui sont consacrés et qui tentent soit de la justifier, soit de la discréditer. Nous voudrions ici, après avoir écrit un essai sur cette question, faire un nouvel état des lieux, douze ans après la publication de *De la décence ordinaire* (2), des

Bruce Bégout est philosophe et écrivain. Dernier ouvrage publié : *Le Concept d'ambiance* (Seuil, 2020).

vifs débats qui la concernent et qui mettent en jeu à la fois une réflexion sociologique et une prise de position plus militante sur les outils possibles de l'émancipation des exploités dans un monde de plus en plus abîmé par les crises économiques, géopolitiques et climatiques.

Rappelons brièvement ce qu'Orwell tente de dire par là, ce qui n'est pas facile à faire de prime abord étant donné qu'il n'a jamais donné une définition claire et précise de cette *common decency*. Le plus souvent, en effet, il a utilisé cette notion, ou cette formule, de manière assez large et lâche (comme d'autres termes proches : « sens moral », « décence », « société décente », etc.) dans des contextes assez différents les uns des autres et sans chercher à en faire la base d'une théorie. Il faut d'abord rappeler qu'Orwell est avant tout un écrivain, un journaliste et un enquêteur de terrain. Ce n'est pas un théoricien, encore moins un professeur. C'est à partir de ses observations dans les milieux sociaux qu'il fréquente qu'il se forge sur le vif des outils théoriques de compréhension du monde et des sociétés. L'idée de décence ordinaire, entrevue au tournant des années trente dans ses multiples expériences d'infiltration du milieu des sans-abris, des mendiants, des chemineaux, des trimardeurs, des cueilleurs de houblon, apparaît *expressis verbis* lors de son enquête sur la vie des mineurs dans le nord de l'Angleterre en 1936. C'est cette expérience qui, selon ses dires, va constituer le moment-clé dans sa prise de conscience politique de l'injustice sociale et dans sa conversion au socialisme démocratique. C'est elle qui lui permet également de se débarrasser – ou de tenter de le faire – de certains préjugés qu'il avait à l'encontre des classes populaires.

C'est dans ce contexte d'une description quasi sociologique de la vie rude et misérable des mineurs anglais qu'Orwell va évoquer la *common decency*. Elle désigne tout d'abord pour lui un fait, à savoir le fait que les classes populaires possèdent une dignité propre et, en raison même de leur mode de vie, semblent apparemment éloignées de la volonté de dominer l'autre par le savoir, la puissance économique ou la violence organisée. Il convient de voir que cette décence ne prend tout d'abord sens que par rapport au déclassé social et symbolique dont la classe ouvrière est traditionnellement victime, à savoir par rapport aux préjugés défavorables qui la stigmatisent. Orwell n'idéalise pas les gens de peu, comme aurait dit Pierre Sansot, autre penseur de la *common decency*, il

s'attaque d'abord au préjugé de leur diabolisation systématique par les classes supérieures (les classes moyennes, la bourgeoisie et l'aristocratie) comme êtres frustes, sales, ignorants, immoraux. Mais pour Orwell, cette décence n'est pas simplement une donnée constatable dans l'expérience sociale même des classes populaires, à savoir le fait qu'elles expriment dans leur manière de vivre simple un certain sens de la solidarité, de la générosité et de l'égalité. Elle renvoie également à une disposition. C'est comme si l'habitude de vivre au sein de ce monde, éloigné de la conquête du pouvoir et de la domination de l'autre, conduisait à créer une certaine inclination morale. Orwell ne veut pas dire que les classes populaires sont en soi plus morales que les autres, et il ne masque pas à l'occasion leurs travers dans certains de ses textes (goût vulgaire, résignation morale, apolitisme coupable, etc.), il veut simplement montrer que la vie ordinaire et ses pratiques forment peu à peu une moralité incarnée, ce que Hegel avait nommé *Sittlichkeit*, ou vie éthique concrète, qui ne renvoie pas à une doctrine religieuse ou philosophique ni à des principes transcendants. Autrement dit, la décence commune, comme expression morale, relève d'une pratique sociale immanente et autonome qui se métamorphose en une attitude générale de bienveillance. C'est cette décence que l'homme peut perdre lorsqu'il abandonne le terrain de la vie ordinaire et se lance dans des stratégies de distinction sociale et de domination, en particulier l'intellectuel de parti, prompt à justifier toutes les bassesses et les crimes politiques au nom d'un idéal, voire à les commettre lui-même, en raison de sa volonté de « tenir le fouet ». C'est elle aussi qui est perdue lorsque prévaut uniquement dans les relations sociales la recherche de l'intérêt privé. L'homme ordinaire n'est pas prémuni contre ses travers par nature, c'est son mode de vie qui, le plus souvent, le prévient contre l'exploitation des autres, la négation de leur liberté, la volonté de les soumettre par la force.

Voyons à présent les objections qu'elle a subies. On pourrait les ranger sous deux chefs d'accusation principaux a) le caractère mythique et b) l'inefficacité pratique. La première objection consiste à douter tout simplement de l'existence de cette disposition morale propre aux classes populaires. Il y a là en effet pour ses détracteurs le signe d'une mythologisation de l'homme ordinaire qui ne renvoie à aucun élément sociologiquement tangible. Rien n'atteste de cette moralité spontanée des

classes populaires. On évoque ainsi pêle-mêle, comme contre-exemples, diverses pratiques immorales de foules populaires déchaînées (ratonnade, lynchage, racisme, etc.) ou l'inclination historique des masses pour des régimes autoritaires et fascistes. Loin d'être naturellement bon, l'homme ordinaire ne serait pas mieux prémuni contre les préjugés et l'abjection que les membres des classes supérieures de la société. Il serait tout autant que les autres fourbe, égoïste, envieux, etc. Si le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, l'ignominie aussi, et on ne peut donc supposer qu'un homme né au sein de la classe ouvrière soit naturellement meilleur ou plus enclin à faire le bien que celui qui est né au sein de la bourgeoisie.

L'homme ordinaire décent est le produit d'une certaine civilisation, peut-être en train de disparaître

La seconde objection consiste à dire que, si tant est qu'une telle décence commune puisse exister, elle n'a pas de sens politique, puisqu'elle se limite à exprimer un simple dégoût personnel pour l'injustice. En raison de cet aspect simplement négatif, on ne peut rien faire d'elle et elle n'est d'aucune utilité dans les pratiques et les mouvements sociaux d'émancipation. Elle s'avère même être un obstacle à l'action politique, en tant qu'elle demeure attachée à des formes traditionnelles de moralité empêchant *in concreto* la transformation réelle des conditions sociales. Autrement dit, la décence commune serait un résidu des moralités pré-modernes, une vision du monde conservatrice de la vie familiale et sociale qui doit être dépassée pour accéder à des formes d'existence plus en phase avec le programme moderniste d'un changement des institutions.

En vérité, étant donné les usages multiples et non systématisés qu'Orwell fait de tout le registre verbal de la décence, il est difficile de répondre à ces deux objections en leur opposant une doctrine consciemment établie. Il n'en reste pas moins que l'on peut tout de même tâcher de le faire en tenant compte des points intéressants qu'elles soulèvent.

Premièrement, et en dépit de certaines de ses formulations, Orwell ne fait pas de la décence une qualité naturelle et innée des gens ordinaires, et en particulier de la classe ouvrière. S'il emploie le registre du

naturel, il veut ici renvoyer à la spontanéité des sentiments moraux qui ne relèvent pas d'un apprentissage. C'est naturellement, à savoir sans y réfléchir et sans se fonder sur des raisonnements ou des préceptes, que les gens ordinaires, dans le contexte social de leurs pratiques, témoignent d'une décence commune. En outre, Orwell ne masque pas les conditions historiques de cette moralité commune et pré-réfléchie, ce qui montre qu'elle n'est pas naturelle au sens de l'expression d'une essence intemporelle. En effet, comme Orwell le montrera au cours de la Seconde Guerre mondiale dans ses essais sur l'Angleterre en résistance contre le nazisme, cette décence ordinaire exprime toute une histoire des mœurs et des luttes incorporée dans les pratiques : celle de la libéralité anglaise, d'un sens de la mesure, d'un respect des opinions et des modes de vie des autres, d'une répugnance quasi instinctive pour la violence collective. Ici donc la décence s'incarne dans une tradition vivante qui va de l'*habeas corpus* aux formes de vie égalitaristes des classes populaires, des Levellers aux partisans de William Morris. Or, pour Orwell, c'est cette tradition de la décence, que l'on retrouve dans les romans de Dickens avec son sentimentalisme social et sa défense morale des petits, que certains processus du monde moderne détruisent peu à peu. À de nombreuses reprises, l'écrivain anglais doute de la persistance de cette décence ordinaire dans les sociétés contemporaines soumises aux médias de masse, à la technologie déshumanisante, à l'urbanisme acosmique. Il n'est pas sûr qu'elle existe encore dans un monde où d'autres valeurs, dictées à présent par l'industrie du loisir mondialisé et l'idolâtrie de la puissance économique, dominent. Cela pour dire que, là encore, ce sont les conditions sociohistoriques qui, en amont, produisent la décence commune, et non une supposée élection naturelle. L'homme ordinaire décent n'est pas le « bon sauvage » non contaminé par la civilisation pernicieuse, mais le produit d'une certaine civilisation, peut-être en train de disparaître, celle qui avait introduit l'égalité devant la loi, le respect de la vie humaine, le sens de l'entraide, la générosité, la frugalité des besoins et des désirs, etc. Le point essentiel de l'argumentation d'Orwell est le suivant : les classes dominées peuvent parfois retourner la domination et même la désirer comme une revanche sur le sort, mais, jusqu'à présent, elles opposent plutôt à la domination économique, politique et technocratique leurs

modes de vie plus simples et égalitaires. Il n'est pas dit donc qu'elles ne puissent pas à leur tour plonger dans l'inversion de la domination et utiliser en fin de compte les mêmes armes que les dominants (on ne compte plus les exemples où une communauté exploitée reprend les mêmes armes que ses exploités), mais leur opposition à cette domination n'a pas été que politique, au sens d'une activité critique de revendication, elle a aussi consisté à maintenir coûte que coûte l'autonomie de ses pratiques sociales et morales, même celles banales (aller au pub, pêcher, bricoler, observer des crapauds, etc.) qui seront entièrement supprimées dans l'Océanie de 1984.

Deuxièmement, il va de soi que, pour Orwell, c'est sur ces dispositions à la solidarité et au respect des autres, à l'honnêteté et à la loyauté que doit s'appuyer l'action politique (3). Si cette dernière vise à changer les institutions sociales et les conditions de la réalité économique, et tel est bien pour Orwell son rôle – ce qui, soit dit en passant, fait de lui politiquement parlant un progressiste et non un conservateur, un réformiste et non un réactionnaire –, elle ne le peut qu'en faisant fond sur la décence commune des citoyens. L'activité politique ne peut ainsi se couper de cette expérience pré-politique. Elle doit constamment s'y ressourcer car elle y trouve des pratiques immanentes de vie bonne. Contrairement à certains agendas politiques du socialisme bon ton de la Fabian Society comme du totalitarisme de l'homme nouveau, tout n'est pas à jeter dans les pratiques ordinaires de la vie sociale (le parti ne devant pas édicter comment il faut vivre, sentir et penser), et la réforme politique nécessaire de la société doit introduire le changement en tenant compte de cette expérience de la *common decency*. Cela ne signifie pas qu'elle constitue à elle seule la politique, loin de là, et Orwell ne cesse de s'interroger sur cette difficulté d'imaginer une organisation sociale respectueuse des formes de vie ordinaires, mais que toute politique ne peut pas lui tourner le dos en la disqualifiant comme un attachement naïf et anachronique à des pratiques dépassées. Pour le dire différemment, « les révolutions doivent se faire, il ne peut y avoir de progrès moral sans changements économiques drastiques, et pourtant le révolutionnaire s'active pour rien s'il perd contact avec la décence ordinaire humaine » (4). Si la décence ordinaire ne suffit pas, et telle est bien le sens de la critique qu'Orwell adresse à Dickens,

qui, s'en tenant simplement là, n'a pas « de propositions constructives à formuler » (5), elle est néanmoins nécessaire comme point de départ et peut-être même comme fin de l'action politique.

Si l'on entend par « populisme » une attirance pour un régime autoritaire qui met en relation directe le chef et le peuple, en faisant fi des corps intermédiaires vus comme des élites coupées des réalités sociales, la référence à la décence commune n'est pas alors vraiment populiste. L'idée même de société décente récuse l'inégalité et la hiérarchie, se méfie de l'embrigadement et du parti, fût-il populiste. On peut remarquer d'ailleurs que, très souvent, derrière des mouvements populistes autoritaires (boulangisme, nazisme, poujadisme, trumpisme, etc.) se tiennent des puissances économiques et politiques qui instrumentalisent le désarroi social des classes populaires et l'orientent à leur profit. Et il n'est pas sûr historiquement que, à la différence de la petite bourgeoisie en quête de reconnaissance et de puissance, les masses populaires aient adhéré de manière enthousiaste et fanatique à ces expériences populistes autoritaires. Le plus souvent, elles se sont tenues en retrait, adoptant une attitude passive et résignée. Si la décence ordinaire est une chose fragile, sans cesse contestée par les modes contemporains de l'existence qui mettent en avant la satisfaction de l'intérêt individuel et la compétition sociale, elle demeure néanmoins l'une des bases élémentaires de la vie démocratique. Comment peut-on être démocrate en effet sans supposer au minimum que les gens ordinaires possèdent un certain sens de la justice? Ceux qui le contestent devraient alors en tirer toutes les conséquences et militer ouvertement pour une conception oligarchique et technocratique de la politique.

1 Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Hermann, 1984 ; rééd. Plon, 2006.

2. Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, 2008.

3. Voir, sur ce point, ce passage de la lettre à Humphry House du 11 avril 1940 : « Nous sommes simplement parvenus à un point où il serait possible d'opérer une réelle amélioration de la vie humaine, mais nous n'y arriverons pas sans reconnaître la nécessité des valeurs morales de l'homme ordinaire. Mon principal motif d'espoir pour l'avenir tient au fait que les gens ordinaires sont toujours restés fidèles à leur code moral », in *Essais, articles, lettres*, tome I, 1920-1940, Ivrea, 1995, p. 663.

4. George Orwell, « La révolte intellectuelle » (1946) in *Écrits politiques (1928-1949)*, Agone, 2009, p. 253.

5. George Orwell, « Charles Dickens » in *Essais, articles, lettres*, tome I, *op. cit.*, p. 571.